

## CHAPITRE IX

Cent contre un.

Sir Edward Munro ne se trompait pas. Une masse de cinquante à soixante éléphants marchait maintenant derrière notre train. Ils allaient en rangs pressés, et déjà les premiers s'étaient assez rapprochés de Steam-House,--à moins de dix mètres,--pour qu'il fût possible de les observer minutieusement.

En tête marchait alors l'un des plus grands du groupe, quoique sa taille, mesurée verticalement à l'épaule, ne dépassât certainement pas trois mètres. Ainsi que je l'ai dit, c'est une taille inférieure à celle des éléphants d'Afrique, dont quelques-uns atteignent quatre mètres. Ses défenses, également moins longues que celles de son congénère africain, n'avaient pas plus d'un mètre cinquante à la courbure extérieure, sur quarante à leur sortie du pivot osseux qui sert de base. Si l'on rencontre à l'île de Ceylan un certain nombre de ces animaux, qui sont privés de ces appendices, arme formidable dont ils se servent avec adresse, ces «mucknas»,--c'est le nom qu'on leur donne,--sont assez rares sur les territoires proprement dits de l'Indoustan.

En arrière de cet éléphant venaient plusieurs femelles, qui sont les véritables directrices de la caravane. Sans la présence de Steam-House, elles auraient formé l'avant-garde, et ce mâle fût certainement resté en arrière dans les rangs de ses compagnons. En

effet, les mâles n'entendent rien à la conduite du troupeau. Ils n'ont point la charge de leurs petits; ils ne peuvent savoir quand il est nécessaire de faire halte pour les besoins de ces «bébés», ni quelles sortes de campements leur conviennent. Ce sont donc les femelles qui, moralement, portent «les défenses», dans le ménage, et dirigent les grandes migrations.

Maintenant, à la question de savoir pourquoi s'en allait ainsi toute cette troupe, si le besoin de quitter des pâturages épuisés, la nécessité de fuir la piqûre de certaines mouches très pernicieuses, ou peut-être l'envie de suivre notre singulier équipage, la poussait à travers les défilés des Vindhya, il eût été difficile de répondre. Le pays était assez découvert, et, conformément à leur habitude, lorsqu'ils ne sont plus dans les régions boisées, ces éléphants voyageaient en plein jour. S'arrêteraient-ils, la nuit venue, comme nous serions obligés de le faire nous-mêmes? nous le verrions bien.

«Capitaine Hod, demandai-je à notre ami, voici cette arrière-garde d'éléphants qui s'augmente! Persistez-vous à ne rien craindre?...

--Peuh! fit le capitaine Hod. Pourquoi ces bêtes-là nous voudraient-elles du mal? Ce ne sont pas les tigres, n'est-ce pas, Fox?

--Pas même des panthères!» répondit le brosseur, qui

naturellement s'associait aux idées de son maître. Mais, à cette réponse, je vis Kâlagani hocher la tête en signe de désapprobation. Évidemment, il ne partageait pas la parfaite quiétude des deux chasseurs.

«Vous ne paraissez pas rassuré, Kâlagani, lui dit Banks, qui le regardait au même moment.

--Ne peut-on presser un peu la marche du train? se contenta de répondre l'Indou.

--C'est assez difficile, répliqua l'ingénieur. Nous allons, cependant, essayer.»

Et Banks, quittant la vérandah de l'arrière, regagna la tourelle dans laquelle se tenait Storr. Presque aussitôt, les hennissements du Géant d'Acier devinrent plus précipités, et la vitesse du train s'accéléra.

C'était peu, car la route était dure. Mais eût-on doublé la marche du train, l'état des choses ne se fût aucunement modifié. Le troupeau d'éléphants aurait hâté son pas, voilà tout. C'est même ce qu'il fit, et la distance qui le séparait de Steam-House ne diminua pas.

Plusieurs heures se passèrent ainsi, sans modification importante.

Après le dîner, nous revînmes prendre place sous la véranda de la seconde voiture.

En ce moment, la route présentait en arrière une direction rectiligne de deux milles au moins. La portée du regard n'était donc plus limitée par de brusques tournants.

Quelle fut notre très sérieuse inquiétude, en voyant que le nombre des éléphants s'était encore accru depuis une heure! On ne pouvait en compter moins d'une centaine.

Ces animaux marchaient alors en file double ou triple, suivant la largeur du chemin, silencieusement, du même pas, pour ainsi dire, les uns la trompe relevée, les autres les défenses en l'air. C'était comme le moutonnement d'une mer, que soulèvent de grandes lames de fond. Rien ne déferlait encore, pour continuer la métaphore; mais si une tempête déchaînait cette masse mouvante, à quels dangers ne serions-nous pas exposés?

Cependant, la nuit venait peu à peu,--une nuit à laquelle allaient manquer la lumière de la lune et la lueur des étoiles. Une sorte de brume courait dans les hautes zones du ciel.

Ainsi que l'avait dit Banks, lorsque cette nuit serait profonde, on ne pourrait s'obstiner à suivre ces routes difficiles, il faudrait bien s'arrêter. L'ingénieur résolut donc de faire halte,

dès qu'un large évasement de la vallée, ou quelque fond dans une gorge moins étroite, pourrait permettre au menaçant troupeau de passer sur les flancs du train et de continuer sa migration vers le sud.

Mais le ferait-il, ce troupeau, et ne camperait-il pas plutôt sur le lieu où nous camperions nous-mêmes?

C'était la grosse question.

Il fut, d'ailleurs, visible qu'avec la tombée de la nuit, les éléphants manifestaient quelque appréhension, dont nous n'avions observé aucun symptôme pendant le jour. Une sorte de mugissement, puissant mais sourd, s'échappa de leurs vastes poumons. À ce brouhaha inquiétant succéda un autre bruit d'une nature particulière.

«Quel est donc ce bruit? demanda le colonel Munro.

--C'est le son que produisent ces animaux, répondit Kâlagani, lorsque quelque ennemi se trouve en leur présence!

--Et c'est nous, ce ne peut être que nous qu'ils considèrent comme tels? demanda Banks.

--Je le crains!» répondit l'Indou. Ce bruit ressemblait alors à

un tonnerre lointain. Il rappelait celui que l'on produit dans les coulisses d'un théâtre par la vibration d'une tôle suspendue. En frottant l'extrémité de leur trompe sur le sol, les éléphants chassaient d'énormes bouffées d'air, emmagasiné par une aspiration prolongée. De là cette sonorité puissante et profonde qui vous serrait le coeur comme un roulement de foudre.

Il était alors neuf heures du soir.

En cet endroit, une sorte de petite plaine, presque circulaire, large d'un demi-mille, servait de débouché à la route qui conduisait au lac Puturia, près duquel Kâlagani avait eu la pensée d'asseoir notre campement. Mais ce lac se trouvait encore à quinze kilomètres, et il fallait renoncer à l'atteindre avant la nuit.

Banks donna donc le signal d'arrêt. Le Géant d'Acier demeura stationnaire, mais on ne le détela pas. Les feux ne furent pas même repoussés au fond du foyer. Storr reçut l'ordre de se tenir toujours en pression, afin que le train restât en état de partir au premier signal. Il fallait être prêt à toute éventualité.

Le colonel Munro se retira dans sa cabine. Quant à Banks et au capitaine Hod, ils ne voulurent pas se coucher, et je préfèrai demeurer avec eux. Tout le personnel, d'ailleurs, était sur pied. Mais que pourrions-nous faire, s'il prenait fantaisie aux éléphants de se jeter sur Steam-House?

Pendant la première heure de veille, un sourd murmure continua à se propager autour du campement. Évidemment, ces grandes masses se déployaient sur la petite plaine. Allaient-elles donc la traverser et poursuivre leur route au sud?

«C'est possible, après tout, dit Banks.

--C'est même probable,» ajouta le capitaine Hod, dont l'optimisme ne bronchait pas. Vers onze heures environ, le bruit diminua peu à peu, et, dix minutes après, il avait totalement cessé.

La nuit, alors, était parfaitement calme. Le moindre son étranger fût arrivé jusqu'à notre oreille. On n'entendait rien, si ce n'est le sourd ronflement du Géant d'Acier dans l'ombre. On ne voyait rien, si ce n'est cette gerbe d'étincelles qui s'échappait parfois de sa trompe.

«Eh bien, dit le capitaine Hod, avais-je raison? Ils sont partis, ces braves éléphants!

--Bon voyage! répliquai-je.

--Partis! répondit Banks, en hochant la tête. C'est ce que nous allons savoir! Puis, appelant le mécanicien: «Storr, dit-il, les fanaux.

--À l'instant, monsieur Banks!» Vingt secondes après, deux faisceaux électriques jaillissaient des yeux du Géant d'Acier, et, par un mécanisme automatique, ils se promenaient à tous les points de l'horizon. Les éléphants étaient là, en grand cercle, autour de Steam-House, immobiles, comme endormis, dormant peut-être. Ces feux, qui éclairaient confusément leurs masses profondes, semblaient les animer d'une vie surnaturelle. Par une simple illusion d'optique, ceux de ces monstres sur lesquels se plaquaient de violents ménisques de lumière, prenaient alors des proportions gigantesques, dignes de rivaliser avec celles du Géant d'Acier. Frappés de ces vives projections, ils se relevaient soudain, comme s'ils eussent été touchés par un aiguillon de feu. Leur trompe pointait en avant, leurs défenses se redressaient. On eût dit qu'ils allaient s'élancer à l'assaut du train. Des grognements rauques s'échappaient de leur vaste mâchoire. Bientôt, même, cette subite fureur se communiqua à tous, et il s'éleva autour de notre campement un assourdissant concert, comme si cent clairons eussent à la fois sonné quelque retentissant appel.

«Éteins!» cria Banks.

Le courant électrique fut subitement interrompu, et le sabbat cessa presque instantanément.

«Ils sont là, campés en cercle, dit l'ingénieur et ils seront

encore là au lever du jour!

--Hum!» fit le capitaine Hod, dont la confiance me parut quelque peu ébranlée. Quel parti prendre? Kâlagani fut consulté. Il ne cacha point l'inquiétude qu'il éprouvait. Pouvait-on songer à quitter le campement, au milieu de cette nuit obscure? C'était impossible. À quoi cela eût-il servi, d'ailleurs? La troupe d'éléphants nous aurait certainement suivis, et les difficultés eussent été plus grandes que pendant le jour. Il fut donc convenu que le départ ne s'effectuerait qu'à la première aube. On marcherait avec toute la prudence et toute la célérité possibles, mais sans effaroucher ce redoutable cortège. «Et si ces animaux s'entêtent à nous escorter? demandai-je.

--Nous essayerons de gagner quelque endroit où Steam-House puisse se mettre hors de leurs atteintes, répondit Banks.

--Trouverons-nous cet endroit, avant notre sortie des Vindhya? dit le capitaine Hod.

--Il en est un, répondit l'Indou.

--Lequel? demanda Banks.

--Le lac Puturia.

--À quelle distance est-il?

--À neuf milles environ.

--Mais les éléphants nagent, répondit Banks, et mieux peut-être qu'aucun autre quadrupède! On en a vu se soutenir à la surface de l'eau pendant plus d'une demi-journée! Or, n'est-il pas à craindre qu'ils ne nous suivent sur le lac Puturia, et que la situation de Steam-House n'en soit encore plus compromise?

--Je ne vois pas d'autre moyen de se soustraire à leur attaque! dit l'Indou.

--Nous le tenterons donc!» répondit l'ingénieur. C'était, en effet, le seul parti à prendre. Peut-être les éléphants n'oseraient-ils pas s'aventurer à la nage dans ces conditions, et peut-être aussi pourrions-nous les gagner de vitesse! On attendit impatiemment le jour. Il ne tarda pas à paraître. Aucune démonstration hostile n'avait été faite pendant le reste de la nuit; mais, au lever du soleil, pas un éléphant n'avait bougé, et Steam-House était entourée de toutes parts. Il se fit alors un remuement général sur le lieu de halte. On eût dit que les éléphants obéissaient à un mot d'ordre. Ils secouèrent leur trompe, frottèrent leurs défenses contre le sol, firent leur toilette en s'aspergeant d'eau fraîche, achevèrent de brouter ça et là quelques poignées d'une herbe épaisse, dont ce pâturage

était amplement fourni, et, finalement, ils se rapprochèrent de Steam-House au point qu'on aurait pu les atteindre à coups de piques à travers les fenêtres.

Banks, cependant, nous fit l'expresse recommandation de ne point les provoquer. L'important était de ne donner aucun prétexte à une agression soudaine.

Cependant, quelques-uns de ces éléphants serraient de plus près notre Géant d'Acier. Évidemment ils tenaient à reconnaître ce qu'était cet énorme animal, immobile alors. Le considéraient-ils comme un de leurs congénères? Soupçonnaient-ils qu'il y eût en lui une merveilleuse puissance? La veille, ils n'avaient point eu l'occasion de le voir à l'oeuvre, puisque leurs premiers rangs s'étaient toujours tenus à une certaine distance sur l'arrière du train.

Mais que feraient-ils, quand ils l'entendraient hennir, lorsque sa trompe lancerait des torrents de vapeur, quand ils le verraient lever et abaisser ses larges pattes articulées, se mettre en marche, traîner les deux chars roulants à sa suite?

Le colonel Munro, le capitaine Hod, Kâlagani et moi, nous avons pris place à l'avant du train. Le sergent Mac Neil et ses compagnons se tenaient à l'arrière.

Kâlouth était devant le foyer de sa chaudière, qu'il continuait à charger de combustible, bien que la pression de la vapeur eût déjà atteint cinq atmosphères.

Banks, dans la tourelle, près de Storr, appuyait sa main sur le régulateur.

Le moment de partir était venu. Sur un signe de Banks, le mécanicien pressa le levier du timbre, et un violent coup de sifflet se fit entendre.

Les éléphants dressèrent l'oreille; puis, reculant un peu, ils laissèrent la route libre sur un espace de quelques pas.

Le fluide fut introduit dans les cylindres, un jet de vapeur jaillit de la trompe, les roues de la machine, mises en mouvement, actionnèrent les pattes du Géant d'Acier, et le train s'ébranla tout d'une pièce.

Aucun de mes compagnons ne me contredira, si j'affirme qu'il y eut tout d'abord un vif mouvement de surprise chez les animaux qui se pressaient aux premiers rangs. Entre eux s'ouvrit un plus large passage, et la route parut être assez dégagée pour permettre d'imprimer à Steam-House une vitesse qui eût égalé celle d'un cheval au petit trot.

Mais, aussitôt, toute la «masse proboscidienne»,--une expression du capitaine Hod,--de se mouvoir en avant, en arrière. Les premiers groupes prirent la tête du cortège, les derniers suivirent le train. Tous paraissaient bien décidés à ne point l'abandonner.

En même temps, sur les côtés de la route, plus large en cet endroit, d'autres éléphants nous accompagnèrent, comme des cavaliers aux portières d'un carrosse. Mâles et femelles étaient mélangés. Il y en avait de toutes tailles, de tout âge, des adultes de vingt-cinq ans, des «hommes faits» de soixante, de vieux pachydermes plus que centenaires, des bébés près de leurs mères, qui, les lèvres appliquées à leurs mamelles, et non leur trompe,--comme on l'a cru quelquefois,--les tétaient en marchant. Toute cette troupe gardait un certain ordre, ne se pressait pas plus qu'il ne fallait, réglait son pas sur celui du Géant d'Acier.

«Qu'ils nous escortent ainsi jusqu'au lac, dit le colonel Munro, j'y consens...

--Oui, répondit Kâlagani, mais qu'arrivera-t-il, lorsque la route redeviendra plus étroite?» Là était le danger.

Aucun incident ne se produisit pendant les trois heures qui furent employées à franchir douze kilomètres sur les quinze que mesurait

la distance du campement au lac Puturia. Deux ou trois fois seulement, quelques éléphants s'étaient portés en travers de la route, comme si leur intention eût été de la barrer; mais le Géant d'Acier, ses défenses pointées horizontalement, marcha sur eux, leur cracha sa vapeur à la face, et ils s'écartèrent pour lui livrer passage.

À dix heures du matin, quatre à cinq kilomètres restaient à faire pour atteindre le lac. Là,--on l'espérait du moins,--nous serions relativement en sûreté.

Il va sans dire que, si les démonstrations hostiles de l'énorme troupeau ne s'accroissaient pas avant notre arrivée au lac, Banks comptait laisser le Puturia dans l'ouest, sans s'y arrêter, de manière à sortir le lendemain de la région des Vindhya. De là à la station de Jubbulpore, ce ne serait plus qu'une question de quelques heures.

J'ajouterai ici que le pays était non seulement très sauvage, mais absolument désert. Pas un village, pas une ferme,--ce que motivait l'insuffisance des pâturages,--pas une caravane, pas même un voyageur. Depuis notre entrée dans cette partie montagneuse du Bundelkund, nous n'avions rencontré âme qui vive.

Vers onze heures, la vallée que suivait Steam-House, entre deux puissants contreforts de la chaîne, commença à se resserrer. Ainsi

que l'avait dit Kâlagani, la route allait redevenir très étroite jusqu'à l'endroit où elle débouchait sur le lac.

Notre situation, déjà fort inquiétante, ne pouvait donc que s'aggraver encore. En effet, si les files d'éléphants s'étaient tout simplement allongées en avant et en arrière du train, la difficulté ne se fût pas accrue. Mais ceux qui marchaient sur les flancs n'y pouvaient rester. Ils nous eussent broyés contre les parois rocheuses de la route, ou ils auraient été culbutés dans les précipices qui la bordaient en maint endroit. Par instinct, ils tentèrent donc de se placer, soit en tête, soit en queue. Il en résulta bientôt qu'il ne fut plus possible ni de reculer ni d'avancer. «Cela se complique, dit le colonel Munro.

--Oui, répondit Banks, et nous voilà dans la nécessité d'enfoncer cette masse.

--Eh bien, fonçons, enfonçons! s'écria le capitaine Hod. Que diable! Les défenses d'acier de notre géant valent bien les défenses d'ivoire de ces sottos bêtes!» Les proboscidiens n'étaient plus que de «sottos bêtes» pour le mobile et changeant capitaine! «Sans doute, répondit le sergent Mac Neil, mais nous sommes un contre cent!

--En avant, quand même! s'écria Banks, ou tout ce troupeau va nous passer dessus!»

Quelques coups de vapeur imprimèrent un mouvement plus rapide au Géant d'Acier. Ses défenses atteignirent à la croupe un des éléphants qui se trouvaient devant lui.

Cri de douleur de l'animal, auquel répondirent les clameurs furieuses de toute la troupe. Une lutte, dont on ne pouvait prévoir l'issue, était imminente.

Nous avions pris nos armes, les fusils chargés de balles coniques, les carabines chargées de balles explosibles, les revolvers garnis de leurs cartouches. Il fallait être prêt à repousser toute agression.

La première attaque vint d'un gigantesque mâle, de farouche mine, qui, les défenses en arrêt, les pattes de derrière puissamment arc-boutées sur le sol, se retourna contre le Géant d'Acier.

«Un «gunesh»! s'écria Kâlagani.

--Bah! il n'a qu'une défense! répliqua le capitaine Hod, qui haussa les épaules en signe de mépris.

--Il n'en est que plus terrible!» répondit l'Indou. Kâlagani avait donné à cet éléphant le nom dont les chasseurs se servent pour désigner les mâles qui ne portent qu'une seule défense. Ce

sont des animaux particulièrement révéérés des Indous, surtout lorsque c'est la défense droite qui leur manque. Tel était celui-ci, et, ainsi que l'avait dit Kâlagani, il était très redoutable, comme tous ceux de son espèce. On le vit bien. Ce gunesh poussa une longue note de clairon, recourba sa trompe, dont les éléphants ne se servent jamais pour combattre, et se précipita contre notre Géant d'Acier. Sa défense frappa normalement la tôle de la poitrine, la traversa de part en part; mais, rencontrant l'épaisse armure du foyer intérieur, elle se brisa net au choc. Le train tout entier ressentit la secousse. Cependant, la force acquise l'entraîna en avant, et il repoussa le gunesh, qui, lui faisant tête, essaya vainement de résister. Mais son appel avait été entendu et compris. Toute la masse antérieure du troupeau s'arrêta et présenta un insurmontable obstacle de chair vivante. Au même moment, les groupes de l'arrière, continuant leur marche, se poussèrent violemment contre la vérandah. Comment résister à une pareille force d'écrasement? En même temps, quelques-uns de ceux que nous avions en flanc, leurs trompes levées, se cramponnaient aux montants des voitures qu'ils secouaient avec violence. Il ne fallait pas s'arrêter, ou c'en était fait du train, mais il fallait se défendre. Plus d'hésitation possible. Fusils et carabines furent braqués sur les assaillants. «Que pas un coup ne soit perdu! cria le capitaine Hod. Mes amis, visez-les à la naissance de la trompe, ou dans le creux qui est au-dessous de l'oeil. C'est souverain!» Le capitaine Hod fut obéi. Plusieurs détonations éclatèrent, qui furent suivies de hurlements de

douleur. Trois ou quatre éléphants, touchés au bon endroit, étaient tombés, en arrière et latéralement,--circonstance heureuse, puisque leurs cadavres n'obstruaient pas la route. Les premiers groupes s'étaient un peu reculés, et le train put continuer sa marche.

«Rechargez et attendez!» cria le capitaine Hod.

Si ce qu'il commandait d'attendre était l'attaque du troupeau tout entier, ce ne fut pas long. Elle se fit avec une violence telle, que nous nous crûmes perdus. Un concert de furieux et rauques hurlements éclata soudain. On eût dit de ces éléphants de combat que les Indous, par un traitement particulier, amènent à cette surexcitation de la rage nommée «musth». Rien n'est plus terrible, et les plus audacieux «éléphantadors», élevés dans le Guicowar pour lutter contre ces redoutables animaux, auraient certainement reculé devant les assaillants de Steam-House. «En avant! criait Banks.

--Feu!» criait Hod.

Et, aux hennissements plus précipités de la machine, se joignaient les détonations des armes. Or, dans cette masse confuse, il devenait difficile de viser juste, ainsi que l'avait recommandé le capitaine. Chaque balle trouvait bien un morceau de chair à trouer, mais elle ne frappait pas mortellement. Aussi, les

éléphants, blessés, redoublaient-ils de fureur, et, à nos coups de fusil, ils répondaient par des coups de défenses, qui éventraient les parois de Steam-House.

Cependant, aux détonations des carabines, déchargées à l'avant et à l'arrière du train, à l'éclatement des balles explosibles dans le corps des animaux, se joignaient les sifflements de la vapeur, surchauffée par le tirage artificiel. La pression montait toujours. Le Géant d'Acier entrait dans le tas, le divisait, le repoussait. En même temps, sa trompe mobile, se levant et s'abattant comme une massue formidable, frappait à coups redoublés sur la masse charnue que déchiraient ses défenses.

Et l'on avançait sur l'étroite route. Quelquefois, les roues patinaient à la surface du sol, mais elles finissaient par le remordre de leurs jantes rayées, et nous gagnions du côté du lac.

«Hurrah! criait le capitaine Hod, comme un soldat qui se jette au plus fort de la mêlée.

--Hurrah! hurrah!» répétions-nous après lui. Mais, bientôt, une trompe s'abat sur la vérandah de l'avant. Je vois le moment où le colonel Munro, enlevé par ce lasso vivant, va être précipité sous les pieds des éléphants. Et il en eût été ainsi, sans l'intervention de Kâlagani, qui trancha la trompe d'un vigoureux coup de hache. Ainsi donc, tout en prenant part à la défense

commune, l'Indou ne perdait pas de vue sir Edward Munro. Dans ce dévouement à la personne du colonel, qui ne s'était jamais démenti, il semblait comprendre que c'était celui de nous qu'il fallait avant tout protéger. Ah! quelle puissance notre Géant d'Acier contenait dans ses flancs! Avec quelle sûreté il s'enfonçait dans la masse, à la manière d'un coin, dont la force de pénétration est pour ainsi dire infinie! Et, comme au même moment, les éléphants de l'arrière-garde nous poussaient de la tête, le train s'avavançait sans arrêt, sinon sans secousses, et marchait même plus vite que nous n'eussions pu l'espérer.

Tout à coup, un bruit nouveau se fit entendre au milieu du vacarme général.

C'était la seconde voiture qu'un groupe d'éléphants écrasait contre les roches de la route. «Rejoignez-nous! rejoignez-nous!» cria Banks à ceux de nos compagnons qui défendaient l'arrière de Steam-House. Déjà, Goûmi, le sergent, Fox, avaient précipitamment passé de la seconde voiture dans la première. «Et Parazard?» dit le capitaine Hod.

--Il ne veut pas quitter sa cuisine, répondit Fox.

--Enlevez-le! enlèves-le!» Sans doute notre chef pensait que c'était un déshonneur pour lui d'abandonner le poste qui lui avait été confié. Mais résister aux bras vigoureux de Goûmi, lorsque ces

bras se mettaient à l'oeuvre, autant aurait valu prétendre échapper aux mâchoires d'une cisaille. Monsieur Parazard fut donc déposé dans la salle à manger. «Vous y êtes tous? cria Banks.

--Oui, monsieur, répondit Goûmi.

--Coupez la barre d'attelage!

--Abandonner la moitié du train!... s'écria le capitaine Hod.

--Il le faut!» répondit Banks. Et la barre coupée, la passerelle brisée à coups de hache, notre seconde voiture resta en arrière. Il était temps. Cette voiture venait d'être ébranlée, soulevée, puis chavirée, et les éléphants, se jetant sur elle, achevèrent de l'écraser de tout leur poids. Ce n'était plus qu'une ruine informe, qui maintenant obstruait la route en arrière. «Hein! fit le capitaine Hod, d'un ton qui nous eût fait rire, si la situation y eût prêté, et dire que ces animaux n'écraseraient même pas une bête à bon Dieu!» Si les éléphants, devenus féroces, traitaient la première voiture comme ils avaient traité la seconde, il n'y avait plus aucune illusion à se faire sur le sort qui nous attendait.

«Force les feux, Kâlouth!» cria l'ingénieur.

Un demi-kilomètre encore, un dernier effort, et le lac Puturia était peut-être atteint!

Ce dernier effort qu'on attendait du Géant d'Acier, le puissant animal le fit sous la main de Storr, qui ouvrit en grand le régulateur. Il fit une véritable trouée à travers ce rempart d'éléphants, dont les arrière-trains se dessinaient au-dessus de la masse comme ces énormes croupes de chevaux qu'on voit dans les tableaux de bataille de Salvator Rosa. Puis, il ne se contenta pas de les larder de ses défenses; il leur lança des fusées de vapeur brûlante, ainsi qu'il avait fait aux pèlerins du Phalgou, il leur cingla des jets d'eau bouillante!... Il était magnifique!

Le lac apparut enfin au dernier tournant de la route.

S'il pouvait résister dix minutes encore, notre train y serait relativement en sûreté.

Les éléphants, sans doute, sentirent cela,--ce qui prouvait en faveur de leur intelligence, dont le capitaine Hod avait soutenu la cause. Ils voulurent une dernière fois renverser notre voiture.

Mais les armes à feu tonnèrent de nouveau. Les balles s'abattirent comme grêle jusque sur les premiers groupes. À peine cinq ou six éléphants nous barraient-ils encore le passage. La plupart tombèrent, et les roues grincèrent sur un sol rouge de sang.

À cent pas du lac, il fallut repousser ceux de ces animaux qui

formaient un dernier obstacle.

«Encore! encore!» cria Banks au mécanicien.

Le Géant d'Acier ronflait comme s'il eût renfermé un atelier de dévideuses mécaniques dans ses flancs. La vapeur fusait par les soupapes sous une pression de huit atmosphères. À les charger, si peu que ce fût, on eût fait éclater la chaudière, dont les tôles frémissaient. Ce fut inutile, heureusement. La force de Géant d'Acier était maintenant irrésistible. On eût pu croire qu'il bondissait sous les coups de piston. Ce qui restait du train le suivit, écrasant les membres des éléphants jetés à terre, au risque d'être culbuté. Si un pareil accident se fût produit, c'en était fait de tous les hôtes de Steam-House.

L'accident n'arriva pas, la berge du lac fut enfin atteinte, et le train flotta bientôt sur les eaux tranquilles.

«Dieu soit loué!» dit le colonel Munro.

Deux ou trois éléphants, aveuglés par la fureur, se précipitèrent dans le lac, et ils essayèrent de poursuivre à sa surface ceux qu'ils n'avaient pu anéantir en terre ferme.

Mais les pattes du Géant firent leur office. Le train s'éloigna peu à peu de la rive, et quelques dernières balles, convenablement

ajustées, nous délivrèrent de ces «monstres marins», au moment où leurs trompes allaient s'abattre sur la vérandah de l'arrière.

«Eh bien, mon capitaine, s'écria Banks, que pensez-vous de la douceur des éléphants de l'Inde?

--Peuh! fit le capitaine Hod, ça ne vaut pas les fauves! Mettez-moi une trentaine de tigres seulement à la place de cette centaine de pachydermes, et que je perde ma commission, si, à l'heure qu'il est, un seul de nous serait encore vivant pour raconter l'aventure!»